

Témoignage – L'enfance d'un scientifique baigné dans l'art

Testimonial - A scientist's childhood steeped in art

Georges Chapouthier¹

¹ Directeur de Recherche Emérite au CNRS, georgeschapouthier@gmail.com

RÉSUMÉ. Des rencontres originales durant l'enfance ou la jeunesse peuvent contribuer à faire adopter par un scientifique une grande appétence pour la poésie.

ABSTRACT. Original encounters during childhood or youth can contribute to a scientist's great appetite for poetry.

MOTS-CLÉS. Education artistique, Enfance, Rencontres personnelles, Science.

KEYWORDS. Art education, Childhood, Personal encounters, Science.

L'adulte se crée durant son enfance et sa jeunesse. Si nous sommes d'abord les fruits de nos gènes, nous devenons très vite ceux des mûrissements et des empreintes que la vie nous imprime dès la plus petite enfance et qui se poursuivent tout le long de notre adolescence. Nous sommes très largement les créations de notre milieu de vie et notamment les fils spirituels des personnes que nous y avons rencontrées. C'est ce que je voudrais souligner ici.

Depuis l'enfance je suis passionné d'animaux¹ et c'est probablement la raison pour laquelle je suis devenu chercheur en biologie au CNRS, où j'ai effectué toute ma carrière professionnelle². Mais j'ai aussi la particularité d'être fortement intéressé par l'art et notamment je suis, depuis de nombreuses années, poète³. J'ai déjà amplement analysé cette double activité dans quelques articles antérieurs⁴ dont le présent texte se présente comme un complément. Dans mon parcours, j'ai été particulièrement influencé, durant mon enfance et ma jeunesse, par quelques rencontres marquantes. Ce sont elles que je voudrais présenter brièvement ici, car elles expliquent sans doute une part des raisons pour lesquelles un scientifique peut aussi devenir poète.

¹ G. Chapouthier, *De l'ours en peluche au singe moqueur – Souvenirs d'un passionné d'animaux*, Pippa éditeur, Paris, 2024.

² G. Chapouthier, F. Tristani-Potteaux, *Le chercheur et la souris*, CNRS Editions, Paris, 2013.

³ Un adage affirme que « quand on écrit de la poésie à vingt ans, on a vingt ans », mais que « quand on écrit de la poésie à quarante ans, on est poète ». Quant à mon pseudonyme (Friedenkraft), je l'ai pris au début de ma carrière à Strasbourg pour éviter les éventuelles conséquences négatives de mon activité poétique dans les commissions du CNRS qui déterminent les carrières des chercheurs. Faire savoir à des collègues mal disposés qu'un chercheur en biologie écrit de la poésie aurait été la meilleure façon de renoncer à des promotions !

⁴ G. Chapouthier, Du danger d'être scientifique et poète, dans : *Souvenirs du Quartier Latin*, Pippa Editeur, Paris, 2016, pp 63-69. G. Chapouthier, Comment on devient (à la fois) scientifique et poète. How to be a scientist and a poet at the same time. Première partie. Arts et Sciences (*en ligne*), 2023, 7 (3), p 8-15 ; seconde partie Arts et Sciences, 2023, 7 (3), p 16-22

Mon grand copain du collège et du lycée fut le futur metteur en scène Patrice Chéreau⁵. Parmi de nombreux professeurs marquants dont nous bénéficions au Lycée Montaigne à Paris, l'un d'eux, notre professeur d'allemand Audoin, eut sans doute une influence particulière et fut peut-être à l'origine du choix de Patrice pour les études d'allemand après le bac et en parallèle avec sa carrière de metteur en scène.

Patrice Chéreau, fils de deux artistes peintres, était beaucoup plus ouvert à l'art que moi-même. Lors d'une invitation à son domicile, il me familiarisa à la fois aux tableaux abstraits de son père, à la musique moderne du cithariste Anton Karas, à quelques tours de prestidigitation et à la manière de se grimer avec un faux nez ! Nous étions tous les deux demi-pensionnaires et, durant les longues périodes passées dans la cour de récréation, nous répétions ensemble les pièces de théâtre du programme. En donnant ainsi la réplique à Patrice, j'avais appris tout un acte du Cid de Corneille. Je pense que ces déclamations scolaires ont eu une influence majeure sur mon goût ultérieur pour la poésie, alors même que mon appétence pour les sciences naturelles se développait et que je commençais à accumuler dans ma chambre des collections d'insectes et de fossiles !

Les animaux de Pierre-Yves Trémois

Je devais avoir une douzaine d'années. Mon père était déjà mort depuis plusieurs années et je me promenais avec ma mère sur un de ces grands boulevards qui font le charme de Paris. Ma mère parut soudain surprise par l'annonce de l'exposition sur notre parcours d'un jeune artiste : Pierre-Yves Trémois. « Tiens, me dit-elle, Trémois était un ami de ton père. Entrons dans cette exposition ! » Par chance l'artiste était présent si bien que je me demande, après coup, si l'étonnement de ma mère n'était pas feint et si elle n'avait pas elle-même préparé cette rencontre. Trémois exposait des dessins qui m'intéressaient particulièrement, moi le futur biologiste et dès l'enfance passionné d'animaux. Trémois venait de dessiner, pour un livre à venir⁶ avec le naturaliste Jean Rostand, un « Bestiaire d'amour » où il présentait de nombreux animaux lors de leur accouplement et de leur reproduction. Ma mère me présenta à l'artiste qui allait devenir un de mes dessinateurs favoris et avec qui j'allais entretenir, durant les années ultérieures, et malgré la différence d'âge, une amitié indéfectible. Devenu adulte, j'assistai à une exposition de sculptures où il mêlait le charme des corps humains à des formes animales et j'écrivis, sous mon pseudonyme, un petit article à ce sujet⁷ pour une revue de poésie et de culture à laquelle je collaborais. Pour moi, Trémois fut un artiste qui gérait harmonieusement ses aptitudes de dessinateur ou de sculpteur et des intérêts marqués pour la science des êtres vivants ; Il me semblait très proche de ma propre démarche.

Des années plus tard aussi, quand j'étais en classe préparatoire de biologie au Lycée Saint-Louis, j'eus la chance de rencontrer personnellement Jean Rostand lors d'une conférence sur les grenouilles, qu'il avait accepté de donner dans notre lycée.

Une empreinte libanaise

Mon père était helléniste et archéologue, une profession probablement à la croisée des lettres et de sciences. Son grand ami, c'était un autre archéologue, Henri Seyrig, le père de l'actrice Delphine Seyrig. Celui-ci était directeur de l'Institut d'Archéologie à Beyrouth au Liban. Alors que j'étais adolescent et en classe de quatrième à Paris, il décida, pour parfaire ma formation d'orphelin privé de père et en accord

⁵ G. Friedenkraft, Patrice avant Chéreau, Nouvelles Rive Gauche, 1990, 154, pp 16-17. Voir aussi l'émission de télévision de Paris Première, Recto-Verso, de P. Amar, consacrée à Patrice Chéreau, 25 Mars 2001.

⁶ J. Rostand, P.-Y. Trémois, *Bestiaire d'amour*, Robert Laffont, Paris, 1958.

⁷ G. Friedenkraft, Trémois sculpteur, *Revue de l'Acilece*, 1978, 73, 20-21.

avec ma mère, de m'inviter à passer une année à Beyrouth, auprès de lui et de sa femme. Ce fut pour moi une expérience irremplaçable. En biologie, on appelle « empreinte » un apprentissage acquis spontanément durant la jeunesse et très puissant, voire indélébile. Le séjour au Liban constitua pour moi une empreinte à vie. Il est bien clair, comme on le dit, que les voyages forment considérablement la jeunesse.

A cette époque, le Liban était un pays merveilleux, économiquement riche (on l'appelait « la Suisse du Moyen-Orient »), au climat exceptionnellement doux, plein de senteurs de pins, de fleurs et d'agrumes, et, sur le plan politique, relativement paisible⁸. C'était aussi un cocktail éblouissant d'ethnies, de religions, de langues et de coutumes différentes, propres à provoquer l'ouverture intellectuelle d'un petit parisien comme moi, qui n'avais connu qu'un milieu bourgeois français très classique. L'éducation proposée par le lycée français de Beyrouth, où j'allais poursuivre ma scolarité, posait cependant quelques problèmes. Je suivais, à Paris, un cursus traditionnel qui comportait, comme langues, l'allemand, le latin et le grec ancien. Or il n'y avait au lycée français de Beyrouth ni allemand, ni grec. Pour l'allemand, je dus aller à un institut privé, l'Institut Goethe. Pour le grec, un élève de Seyrig, qui séjournait aussi à l'Institut d'Archéologie, accepta de me donner des cours privés pour me maintenir à flot. Il s'agissait de Georges Le Rider, qui devint plus tard le directeur de la Bibliothèque Nationale à Paris. Si je manquai à Beyrouth, de cours de certaines langues, je fus, en revanche, gâté en sciences : dès la quatrième commençaient des cours de physique et chimie, alors qu'en France ces disciplines n'étaient enseignées qu'en seconde. Je dus, ici aussi, m'adapter à un nouvel univers. Tous ces chamboulements radicaux de vie lors de l'adolescence me préparaient sans doute à cette empreinte libanaise indélébile où allaient se mêler sciences et lettres.

Une bonne part de mon éducation libanaise reposa sur les rapports que n'entretins avec Seyrig et avec sa femme. Seyrig m'apprit cette chose essentielle : comment prendre le cours de la vie avec sagesse en y acceptant, à la manière de Kipling, les succès comme les défaites. Il m'ouvrit aussi sur une grande tolérance envers les religions et les cultures autres que la mienne, y compris bien sûr dans leurs réalisations artistiques. Sa femme, qui était une descendante de la célèbre famille suisse des De Saussure⁹, prit soin de moi avec une gentillesse maternelle, en me soignant quand j'étais malade, en me promenant les week-ends dans les sites fossilifères du Liban et, à l'occasion, en m'apprenant à jouer aux échecs. Bref, avant mon séjour à Beyrouth, j'étais un petit garçon ; après mon séjour, j'étais largement devenu un adulte.

Je dois ajouter, dans cette évolution, un élément important concernant l'art et la poésie. Seyrig était particulièrement intéressé par l'art moderne. Son appartement était plein de peintures, de sculptures ou de mobiles, non seulement des tableaux de son gendre, le peintre américain abstrait Jack Youngerman, mais aussi de oeuvres de ses innombrables amis artistes. Mais il s'intéressait aussi beaucoup à la poésie et était l'ami du grand écrivain libanais Georges Schéhadé, qui venait souvent dîner chez lui à Beyrouth. A mon arrivée à Beyrouth, bien que déjà passionné par la lecture des poètes, je ne concevais de poème que totalement rationnel, c'est-à-dire comme une sorte de prose mise en rythmes et en rimes. Seyrig ouvrit mon esprit à une approche métaphorique, imaginaire, voire irrationnelle, celle qui esquisse une fleur ou un arbre derrière le sens rompu des mots, celle qui, par des ellipses ou des allitérations, déguise les femmes en chimères ou en fées, celle qui brise la structure de phrase pour en faire jaillir la moelle la plus savoureuse. Il m'initia aux merveilles du symbolisme et du surréalisme, et fonda ce qui devait devenir le socle de mon appétence poétique, le choc incongru de mots et des rythmes. Avant mon séjour à Beyrouth, j'étais un petit lecteur de poèmes ; après mon séjour, j'étais largement devenu un poète et je le suis resté.

⁸ Malgré quelques troubles sociaux qui commençaient et devaient, à terme, ruiner le pays.

⁹ Et autrice notamment d'un récit sur une croisière en Méditerranée, accomplie par elle et une amie, à une époque où des femmes seules ne se lançaient pas dans une telle entreprise. M. Oulié, H. de Saussure, *La croisière de Perlette - 1700 milles dans la mer Egée*, Hachette, Paris, 1926.

C'est le 27 janvier 1964 que le général De Gaulle, au nom de la France, reconnut la République Populaire de Chine. Cette décision historique eut pour moi une conséquence inattendue.

En 1965, j'étais en première année à l'Ecole Normale Supérieure et, à cette époque les normaliens étaient un peu les chouchous de la nation. Tous les ans, ils organisaient, durant les vacances d'été, un grand voyage ouvert à tous ceux qui le souhaitaient, un voyage parfois fortement aidé financièrement par les pouvoirs académiques ou publiques. En 1965, le choix se porta sur la Chine et c'est presque par hasard que j'y participai. Lors d'un repas de midi au réfectoire, un des organisateurs qui se trouvait à ma table, me posa spontanément la question: « Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous en Chine cet été ? »

Comme nous étions le premier groupe d'étudiants à aller en Chine après l'échange d'ambassadeurs, le voyage fut largement « arrosé » financièrement par le gouvernement de Georges Pompidou, lui-même ancien élève de l'Ecole Normale. Notre groupe comportait une trentaine de normaliens, plus quelques voyageurs adoptés par les organisateurs, comme le futur médecin et président du Comité Consultatif National d'Ethique Didier Sicard. Nous fîmes par avion le trajet de Paris à Moscou, puis à Irkoutsk en Sibérie, puis ensuite, par le train, un voyage de plusieurs jours qui devait nous mener de d'Irkoutsk à Pékin par la Mongolie. Notre séjour en Chine incluait les visites de Pékin, Hangzhou, Suzhou (la Venise de l'Est), Shanghai et Nankin. Ce fut, bien sûr, un voyage inoubliable, riche de formation pour un jeune homme, mais c'est une rencontre à Pékin que je voudrais évoquer ici.

Nous étions invités à l'ambassade de France à Pékin et quelle ne fut pas notre surprise d'y rencontrer l'un des ministres du général De Gaulle, qui était de passage en Chine, l'écrivain André Malraux, dont la célébrité internationale était déjà grande. J'eus l'occasion d'échanger quelques mots avec lui, rien de bien percutant certes, mais pour un jeune homme de vingt ans, quel souvenir tout de même !

Suite à cette rencontre, même brève, avec un écrivain prestigieux, je me suis promis, pour ma part, d'écrire, à mon retour de Chine, mon premier livre. Ce que je fis, mais mon petit ouvrage sur mes impressions chinoises, illustré de photos en noir et blanc et que je soumis à quelques éditeurs parisiens, n'y trouva guère de succès ! Ce fut mon premier effort de publication littéraire, certes peu brillant, mais j'allais persister et m'orienter alors davantage vers l'écriture de ma passion naissante, la poésie.

Conclusion

En parallèle avec ma profession scientifique, la poésie a constitué une grande part de mon activité¹⁰, un morceau essentiel de ma vie. J'ai écrit, parfois sous mon nom, souvent sous mon pseudonyme, de nombreux poèmes et j'ai pu les publier dans de nombreuses revues françaises et internationales. Bien sûr, écrire de la poésie appelle à une diversité d'écriture et conduit aussi à d'autres productions littéraires. Hors de mon champ scientifique, j'ai écrit beaucoup de choses dans des domaines variés, depuis des articles sur les collections de mode féminine, en collaboration avec ma femme malaisienne, jusqu'à de nombreux textes de vulgarisation scientifique dans les revues *Pour la Science*, *La Recherche*, *Cerveau et Psycho...* et même dans la grande presse, où j'eus la chance de participer au *Journal de Mickey*¹¹.

Mais, dans ce parcours double de scientifique devenu écrivain et poète, je voulais témoigner, comme je l'ai fait dans cet article, du rôle important joué durant la jeunesse par des rencontres individuelles aux conséquences essentielles.

¹⁰ H. Bouraoui, *Dossier de poète IV – Georges Friedenkraft*, CMC Editions, Toronto, Canada, 2019.

¹¹ Interview de G. Chapouthier par E. Leroy-Terquem sur « Les émotions mode d'emploi », *Le Journal de Mickey*, 17 Juin 2015, N° 3287, p 38.